

Séminaire d'été 2021, L'Identification

Jeudi 26 août 2021

Intervention de **Virginia Hasenbalg**

Identification du signifiant, identification au signifiant

Merci pour l'invitation à ces journées. C'est un plaisir de commenter ma lecture des premières leçons de ce séminaire.

Ceux qui l'ont lu pour la première fois ont eu peut-être le même étonnement que moi dans mes premières lectures : constater que Lacan ne reprend pas ouvertement les avancées de Freud sur l'identification. Dans les lectures antérieures de ce séminaire j'avais même trouvé les leçons de topologie bien plus faciles et amusantes.

Cette fois, j'ai trouvé un axe de lecture de la première partie que je vais essayer de partager avec vous, dans l'espoir d'apporter un éclairage sur les identifications qu'intéressent Lacan, celle du signifiant et celle au signifiant.

Comme le meilleur éclairage est celui de la clinique, je me permettrai de vous faire part de quelques séquences simples qui me paraissent illustrer le propos.

Monsieur R consulte pour une oppression récurrente dans la poitrine, accompagnée de crises d'angoisse.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années qui dit aller bien, il s'entend bien avec sa femme, ses enfants vont bien. Il travaille dans la commercialisation de livres et dit aimer son métier. Un regret, néanmoins : il aime le théâtre et aurait voulu en faire son métier.

Ses propos m'interrogent. Je me dis que cela ne fait pas très sérieux. Faire du théâtre n'aurait rien d'étonnant pour quelqu'un de jeune, mais à 50 ans on a en général fait le deuil des velléités artistiques.

Lors du deuxième entretien, il me dira être né avec un bec-de-lièvre. Remarquez que le patient porte un masque. Il dira qu'il avait perçu à quel point cette malformation chagrinait ses parents, surtout sa mère, ce qui expliquait, disait-il, qu'il ait été un enfant très sage et timide, quoiqu'il lui arrivait de temps en temps, dit-il, d'exploser, de faire des crises de colère qu'il va qualifier de *théâtrales*.

Le mot *théâtral* a tout de suite attiré mon attention ; il renvoyait à son souhait exprimé de faire du théâtre.

Le signifiant théâtre ainsi répété ouvrait l'écart entre sa première apparition comme vœu du patient, et la seconde comme façon de rendre compte des moments où il laissait émerger dans et par la colère quelque vérité refoulée.

Autrement dit, si le vœu de faire du théâtre était une intention consciente du sujet, le même signifiant s'aurait ancré dans un rapport avec un traumatisme infantile certain.

Comme vous l'apercevrez, j'espère, cette vignette illustre quelques passages des premières leçons du séminaire qui méritent d'être rappelées brièvement.

Pour un public non averti, l'utilisation du signifiant théâtre à ces deux occasions pourrait être interprétée comme un effet du hasard, une simple coïncidence. Mais pour ceux qui ont choisi la voie de la psychanalyse, la lecture de ce petit évènement, la répétition d'un signifiant, peut être tout autre. En effet, l'analyse nous amène à y reconnaître le surgissement de quelque chose qui se prête à la lecture. Lacan évoque ici la question de la lettre.

Je cite Lacan : « L'existence du signifiant est le seul support pour nous de l'expérience de la répétition. L'automatisme de répétition veut dire qu'un seul signifiant peut supporter ce qu'on définit comme une lettre. Et j'ajoute : une lettre qui inscrit, non pas le traumatisme mais l'automatisme lui-même. »

Je vais donc poursuivre en soutenant l'idée que les deux occurrences du mot théâtre chez mon patient sont inconsciemment reliées, comme Lacan nous invite à le faire.

Soulignons l'effet que la répétition de ce signifiant a eu sur moi, m'invitant à prendre au sérieux ce voeu de faire du théâtre puisqu'il prenait le sens de retrouver son dire infantile.

Ainsi, la répétition du même signifiant répondait à la question suscitée lors du premier entretien sur le deuil des velléités artistiques.

Il est devenu aussi évident que ce qui pointait dans l'écart entre les deux occurrences de ce signifiant était la présence d'un sujet.

Contrairement à ce que l'on peut appeler la logique classique, où a est égal à a , Lacan insistera sur le fait que, pour ce qui concerne l'ordre du signifiant, curieusement, a n'est pas égal à a .

Et cette étrange altérité - c'est ainsi qu'il la nomme - caractérise le signifiant.

La guerre c'est la guerre, mon grand-père est mon grand-père - ce sont les exemples donnés par Lacan. On peut ajouter ce signifiant théâtre, un signifiant qui ne dit pas la même chose à chaque occurrence, tout en étant formellement le même. Je cite Lacan : « Même à répéter le même, le même d'être répété s'inscrit comme distinct. » Ce qui répète comme signifiant n'est différent que de pouvoir être inscrit. La première occurrence n'est pas égale à la deuxième, tout en étant la même combinatoire de lettres.

Pour qu'on puisse saisir comment ceci opère, il est nécessaire de se défaire de l'appui sur l'imaginaire comme référence de ce qu'on dit. Il est nécessaire de renoncer à l'idée d'une correspondance biunivoque. Cette notion mathématique de l'image fait illusion et empêche le dégagement de la puissance du symbolique dans son rapport au réel. J'ai envie de dire qu'il s'agit d'un imaginaire exclu, comme nous le verrons plus loin.

Il est vrai que Lacan finira par donner des lettres de noblesse à l'imaginaire dans ses derniers séminaires, mais pour l'inclure dans le nœud borroméen il eût fallu qu'il le distingue fermement des deux autres registres.

Dans ce séminaire, il s'agit de dégager le signifiant sous sa forme élémentaire et pour rendre compte de l'identification symbolique du sujet. Je vous invite à voir sur ce point l'excellent article de Valentin Nusinovici sur le trait unaire dans le *Dictionnaire de psychanalyse*

L'exemple de Lacan sur l'altérité du signifiant vis à vis de lui-même est un exemple qui illustre cette puissance du symbolique. C'est celui du signifiant *pas* : le sujet est à trouver entre le pas en tant que trace et le pas de la négation - le même signifiant mais bien différent de lui-même. Ce signifiant si riche de la langue française tisse l'effacement de la trace avec la complexe mise en place de la négativité qui met en branle la certitude d'être quelqu'un..., référence au signe.

Voici une autre vignette clinique. M V va mal. Mal avec sa femme, avec ses enfants, dans son travail. Le fait marquant dans son histoire est la déportation de son grand-père paternel, déportation qu'il évoque au premier entretien, avec une sorte d'indifférence.

Pour le reste, il s'agissait d'une plainte interminable sur ses échecs de tous ordres, tout en laissant entendre qu'il attendait de moi de le tirer d'affaire. Je ne peux pas dans le contexte d'aujourd'hui faire un compte rendu de ce cas ; je n'en cite que l'élément intéressant notre propos..

L'hypothèse qu'il puisse s'agir d'une jouissance en quelque sorte masochiste m'a permis de prendre distance vis à vis du sentiment d'impuissance que son cas suscitait en moi.

C'est alors qu'il raconte que dans son enfance, ses parents ont dû aider une tante trompée par son mari. Ils décident de lui installer un magasin baptisé du prénom d'une femme que nous appellerons ici Camélia. Ce magasin n'a jamais marché et est vite devenu la source de disputes diverses à la maison entre ses parents. Or, quand il prononce le mot *Camélia* en séance, il s'arrête net dans un état de stupéfaction, expérience de non-orienté ?, à la suite duquel il ajoute que Camélia est le prénom de son épouse. Il venait de faire le rapprochement conscient de cette coïncidence. Cette révélation m'a permis ensuite de lui proposer à continuer les séances, cette fois-ci sur le divan.

Je vais rappeler que Freud raconte une séquence équivalente, celle de *L'Homme aux rats*, quand sa compulsion à maigrir - il se trouvait *dick*, qui en Allemand veut dire corpulent, volumineux - prend une tournure suicidaire. En réalité, inconsciemment, nous dit Freud, celui qu'il voulait tuer ce n'était pas lui-même mais Dick, un rival, le cousin anglais de son amie. Il était au fond plus jaloux et plus furieux qu'il ne voulait se l'avouer et c'est pourquoi il s'imposait pour se punir la torture de la cure d'amaigrissement. Cet exemple est particulièrement intéressant dans la mesure où le sujet peut être amené à se donner un mal de chien, inutilement, à cause d'un simple jeu de lettres.

Chacun de nous en a fait plus ou moins l'expérience de cette levée du refoulement dans sa propre cure, en sortant sonné - non-orienté - après une coupure inattendue de la séance et retrouvant le soir l'enjeu signifiant signalé. Et je dirai qu'il est impossible de restituer avec des mots l'effet produit par une interprétation qui levant le refoulement produit un soulagement, souvent avec un temps de retard, dans l'après-coup. L'interprétation serait ainsi l'identification du signifiant qui, souvent, suscite la coupure de la séance pour ne pas être noyé dans le flot des paroles.

Le comportement se répète donc pour faire ressurgir comme tel le signifiant qu'il est.

Citation : « La répétition symptomatique a un sens [...] l'incidence répétitive dans la formation symptomatique, c'est pour autant que ce qui se répète est là, non pas même seulement pour remplir la fonction naturelle du signe qui est de représenter une chose, la chose qui est ici actualisée est là pour présentifier comme tel un signifiant absent, ce que cette action est devenue : c'est en tant que ce qui est refoulé est un signifiant que ce cycle de comportement se présente à sa place. »

Donc, à la place d'un signifiant refoulé apparaît un cycle de comportement réel.

Faire du théâtre, épouser Camélia, faire une cure d'amaigrissement sont autant de comportements réels qui se répètent pour faire surgir une inscription symptomatique, ou identification du sujet au signifiant.

Comme je vous le disais au départ, ces identifications du signifiant et au signifiant contrastent avec les avancées de Freud sur l'identification qui semblent absentes.

Or, force est de constater que la référence à Freud y est, mais implicite. Il n'est plus question de s'identifier à des personnes, père, mère ou semblable hystérique, ou à des choses, l'objet aimé. Ces personnes ou choses n'ont pas le dernier mot du fait de renvoyer au signe, que Lacan prend le soin de définir, je répète, comme ce qui représente quelque chose pour quelqu'un. Il

faut sortir de la logique du signe pour accéder à la logique du signifiant qui, par contre, introduit la définition du sujet comme effet du signifiant.

Cette logique du signifiant émerge en faisant du trait unaire le seul trait retenu de l'objet perdu, tel que Freud le pose. Le trait unaire freudien devient ainsi le résultat du détachement du monde des personnes et des choses : ce qui est impliqué dans l'idée de la chute du signe, ou de la mort du signe tel que défini par Lacan dans la Troisième... Le sujet serait là l'effet de l'effacement de la trace du pas, faisant basculer le signifiant *pas* à sa fonction de négation.

Ainsi, mon étonnement avec la sensation d'une révélation devant la répétition ou retour du signifiant théâtre peut être associé avec l'identification d'un signifiant qui rend patente la présence d'un sujet qui subit le phénomène et ouvre la porte à une interprétation possible avec les effets transférentiels qui en découlent. Le savoir dans la cure, c'est le savoir de l'inconscient mis en acte.

En suivant le séminaire à l'étude, on peut dire qu'avec la première occurrence on a affaire au sujet de l'énoncé, celui de l'intention. Il veut faire du théâtre. Avec le second, c'est le sujet de l'énonciation qui parle. Le sujet ne sait pas que ce signifiant depuis son inconscient condense en le refoulant le noyau de son traumatisme infantile qu'il aura à reconnaître, à faire passer par un dire au cours de son analyse.

On peut imaginer des tas de choses : blessure narcissique, mère inconsolable, moquerie des petits copains... En réalité, nous ne le savons pas nous-mêmes et prononcer ces mots serait justement interpréter par le sens qui sera forcément le nôtre et non pas le sien.

Aussi la notion même de traumatisme est-elle relativisée par Lacan, si on considère la violence impliquée dans l'opération même d'entrée dans l'ordre du signifiant.

Il y en a qui se délectent à tourner autour des paradoxes comme le fameux Je mens. Si je dis je mens, est-ce que je dis la vérité ? Mais en même temps, j'avoue que je mens...

La distinction faite par Lacan entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation - je suppose que vous aussi vous voyez la force, la pertinence de cette distinction - est, que je sache, inexistante en dehors de nos cercles analytiques. Et pourtant elle dissout ce paradoxe. Elle peut même apporter un peu de légèreté aux fausses impasses du rapport avec nos semblables.

Quand j'étais jeune, la psychanalyse était reconnue autant à Buenos Aires qu'à Paris, elle avait sa place dans divers lieux de soins publics en France. Elle inspirait curiosité et respect dans le social, dans les médias.

Je pense aux jeunes d'aujourd'hui qui devront assumer ce savoir somme toute unique, si rafraîchissant, mais qui génère tant des résistances et pas seulement dans le lien social.

Allez dire à un journaliste que le sujet est à chercher entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation.

Combien de penseurs, philosophes, essayistes, prennent-ils vraiment au sérieux aujourd'hui l'existence d'un savoir inconscient ?

Les réseaux sociaux sont réfractaires et les médias indifférents, comme si il n'y avait rien à trouver dans la démarche analytique, à quelques exceptions près comme les lapsus de nos politiques, Rachida Dati ou Mélenchon. Ça fait sourire et on passe à autre chose. Comme s'il était inutile, voire obsolète, mot obsolète. Comme si cette démarche analytique était à ranger au placard des idées démodées.

Vous connaissez peut être Paul Preciado de son nouveau nom, porteur des nouvelles idées en vogue sur le genre. Eh bien, invité à l'École de la Cause il fait un lapsus magnifique.

Ça vaut la peine que je vous en dise en mot. Il parle de « ...la psychanalyse vue depuis l'angle de l'histoire du monstre de la sexualité normative, et de la science de l'inconscient patriarcal et colonial... Je vous demande de ne pas essayer de nier la complexité, pardon la complicité, de la psychanalyse avec l'épistémologie de la différence sexuelle hétéronormative. »

El psicoanálisis, visto desde el ángulo de la historia del cuerpo abyecto, de la historia del monstruo de la sexualidad normativa, y la ciencia del inconsciente, patriarcal y colonial. Les pido, por favor, no intenten negar la complejidad, perdón, la complicidad, y la complejidad, las dos, si ustedes quieren, la complejidad, así como la complicidad, del psicoanálisis con la epistemología de la diferencia sexual hetero-normativa.

Ce parlêtre a bien sûr le droit de dire ce qu'il a envie de raconter. Mais il s'adresse à des analystes qui ne relèvent pas dans la discussion que dire à l'occasion complexité à la place de complicité est une excellente occasion de débattre de ses thèses, aussi étranges qu'elles puissent paraître...

Personne ne l'a commenté, il n'y a pas eu la moindre remarque, alors que tout le monde l'a entendu, lui-même inclus, ce qui n'a pas lieu tout le temps.

Certains croiront que ce que j'avance est contingent. Mais je crois pouvoir dire que c'est la psychanalyse elle-même et le savoir qu'elle comporte qui sont en question.

Freud écrit et publie la *Traumdeutung* avec l'enthousiasme de celui qui connaît la valeur de sa découverte.

Le 23 mars 1900, après la publication de son ouvrage fondateur, il écrit à Fliess : « [...] les éloges ressemblent à des aumônes, l'ouvrage est manifestement antipathique à la plupart des gens »

Et, en 1921, « si ce livre avait jadis pour rôle d'informer (« sur la nature du rêve »), il lui faut maintenant remédier, avec tout autant de soin, à l'incompréhension têtue que rencontre cette information. »

Avouons, c'est un savoir malcommode. J'espère que les collègues auront l'occasion de reprendre cette question.

Alors je me demande : pourquoi cet enthousiasme, qui nous tient en haleine, je parle des plus âgés, depuis quelques décennies ?

Jetons un coup d'œil au C.N.R.T.L. (Centre national de ressources textuelles et lexicales), dont je retiens *état d'exaltation de l'esprit, d'ébranlement profond de la sensibilité de celui qui se trouve possédé par la divinité dont il reçoit l'inspiration, le don de prophétie ou de divination...*

Force naturelle ou mystique qui pousse à créer ou à agir avec ardeur et dans la joie.

Qu'est-ce que cette possession divine - c'est l'étymologie - à notre époque et pour nous, après que Dieu a fait son exit, si ce n'est l'idée que nous partageons un savoir souvent insupportable. Un savoir qui n'est pas le sujet supposé savoir dont Lacan nous invite gentiment à nous défaire.

Il s'agit de la reconnaissance de ce que la parole et le langage font de nous, en acquiesçant à la chute des idoles.

Et c'est cela que Lacan déploie dans les premières leçons. Le signifiant nous détermine et on ne peut l'identifier que dans le rapport à un autre qui se prête au jeu de l'identifier, de le déceler derrière nos intentions et nos comportements qui ne sont là que des manifestations de l'inconscient qui cherche à se faire reconnaître.

Est-ce la reconnaissance de l'inconscient qui continue à nous convoquer aujourd'hui ? J'espère que oui, et avec le même enthousiasme que Freud.

J'espère que mes propos auront pu rendre plus clairs ceux de Lacan qui reposent sur quelques principes simples, très simples, mais qui exigent de nous un détachement pas toujours commode.